

LA JOURNÉE HISTORIQUE DU 16 JUIN 1944 AUX ABORDS
DE SAINT - MARCEL.

La première bataille des Français contre les Allemands sur le sol même de France, après le débarquement allié en Normandie, a eu lieu chez nous, en Bretagne, à Saint-Marcel.

Depuis les sombres jours de juin 1940, il y avait eu entre l'envahisseur allemand et les Français Libres F.F.L. ou F.F.I., de nombreux engagements sur le sol de la Patrie, ces engagements n'avaient toutefois, mise à part l'affaire du Plateau des Glières, jamais revêtu l'aspect de bataille. Les Allemands s'étaient toujours heurtés à des forces mobiles qui se diluaient rapidement.

A Saint-Marcel, les effectifs engagés de part et d'autre, la volonté de tenir sur place, l'acharnement des ennemis dans l'attaque ont marqué la journée du 16 juin 1944 qui restera dans l'histoire.

Saint-Marcel est une petite commune du Morbihan dans le canton de Malestroit, à trois kilomètres à l'Ouest du chef-lieu. Située sur les pentes du contrefort qui sépare la vallée de l'Oust de la Vallée de la Claie, elle est tapie dans les arbres qui masquent le village aux usagers de la route nationale 776, de Vannes à Rennes par Malestroit et Guer. Rien ne semblait prédestiner cette humble bourgade à devenir un des hauts lieux du sol de France.

En 1942, lorsque les mouvements de résistance reçurent l'ordre de rechercher des terrains de parachutage destinés à permettre, soit l'envoi des armes par voie aérienne, soit des atterrissages d'unités aéroportées, une vaste clairière fut choisie au nord de la ferme de

La Nouée. Cette clairière, située sur le versant sud du plateau séparant Sérent de Malestroît, permettait des parachutages ou des atterrissages de planeurs dans les meilleures conditions possibles : large espace dégagé, éloignement relatif des grandes voies de communication qui permettait de récupérer les containers, couverts proches facilitant le camouflage et la dispersion, facilité de repèremment par l'Oust canalisé et la voie ferrée de Questembert à Ploermel.

Le terrain fut classé en bon rang sur la liste des lieux retenus. Il prit le nom conventionnel de "Baleine".

En janvier 1943, des armes furent reçues par le B.O.A. (Bureau des Opérations Aériennes), sur le terrain de Saint-Marcel. Les Allemands n'en eurent pas connaissance. Le terrain fut ensuite réservé pour l'heure du débarquement. Les résistants locaux avaient la mission de surveiller ses parages pour s'assurer que l'ennemi ne lui portait aucune attention spéciale.

Le commandement F.F.I. avait décidé d'utiliser Saint-Marcel comme base pour les réceptions de renforts et d'armes au moment de l'alerte. Aussi, dès que le message personnel annonçant le proche débarquement fut lancé par les antennes de la B.D.C., l'Etat-Major F.F.I. se groupa-t-il dans les parages immédiats du terrain. Le P.C. fut installé à la ferme de La Nouée (La Nouette comme prononcent les gens du pays).

Pour assurer la couverture des parachutages attendus, les premières unités armées furent mises en place dès le 1er Juin. Ce furent le bataillon CARÉ, des cantons de Josselin, Saint-Jean-Brévelay, Rohan et le bataillon du Général de la MORLAIS, cantons de

Ploernel et Malestroit.

Le 4 Juin, la B.B.C. diffusa le message conventionnel "Les dés sont sur le tapis", ordre de mise en application du plan vert. Ce plan déclenchait un ensemble d'opérations de destructions de voies ferrées qui fut exécuté immédiatement.

Le 5 juin, nouveau message : "Il fait chaud à Suez", ordre de mise en application du plan rouge, qui prescrivait les opérations de guérillas.

Dans la nuit du 5 au 6 Juin, un petit détachement du 4ème Régiment de Chasseurs Parachutistes, est largué dans la région de Plumelec. Cet élément précurseur commandé par le lieutenant MARIGNAN, fut attaqué par les Allemands et eut des pertes. Il réussit cependant à joindre le commandement F.F.I. à Saint-Marcel.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, le commandant BOURGOIN est parachuté à Saint-Marcel avec 200 hommes de son régiment, avec armement, jeep et munitions.

C'est à partir du 10 juin, que commencèrent les parachutages massifs d'armes et de munitions, qui permirent d'armer les maquisards bretons.

Pendant la semaine du 13 au 18 juin, le terrain de Saint-Marcel fut survolé par plus de 150 avions. En une seule nuit, le 17 juin, 35 avions déversèrent 750 containers d'armes, 4 jeeps équipées et 50 hommes.

En plus de la défense fixe du terrain constituée par les deux bataillons ci-dessus indiqués, les autres bataillons commencèrent successivement leurs mouvements vers Saint-Marcel pour percevoir l'ar-

nement. Le 10^{ème} bataillon (commandant LE COUTALLIER) traversa le département, aller et retour, pour recevoir le matériel d'une Compagnie complète. Le 1^{er} Bataillon (Commandant HERVE) perçut également son armement à Saint-Marcel.

Assitôt armés et équipés, les unités regagnaient leur zone d'action.

Dans la nuit du 13 au 14 juin, le 8^{ème} bataillon F.F.I. (Commandant LE GANREC) arrive à Saint-Marcel pour être équipé à son tour. Ce bataillon vient de subir dans les bois de Saint-Bily une dure attaque, devant laquelle faute d'armes, il n'a pu que disparaître dans les bois où l'ennemi n'a pas osé le pourchasser. Le 8^{ème} bataillon ne doit rester que 3 jours au terrain de parachutage. Ce séjour fut prolongé par les circonstances, le mauvais temps n'ayant pas permis les réceptions d'armes attendues.

Il sera encore à Saint-Marcel le 18 juin et prendra une part importante à la bataille.

Il peut être utile de rappeler avant d'entreprendre l'étude de la bataille elle-même, les intentions alliées à l'époque.

Le débarquement en Normandie avait commencé le 6 juin, le 15 une faible bande de littoral était seule conquise, le mauvais temps gênait les opérations de mise à terre des éléments lourds des grandes unités anglo-américaines et le Haut-Commandement redoutait l'arrivée sur la ligne de combat d'unités allemandes de renfort.

Les troupes allemandes d'occupation en Bretagne comprenaient à l'époque :

ZONE SUD. - Le 25ème Corps d'Armée (Général Wahrenbacher); P.C. à Pontivy avec 3 divisions; la 343ème D.I. P.C. à Landerneau; la 265ème D.I., P.C. à Quimperlé; la 275ème D.I., P.C. à Redon.

ZONE NORD. - Le 84ème Corps d'Armée, P.C. à Guingamp, avec 3 Divisions; le 266ème D.I., P.C. à Belle-Ile-en-Terre; la 319ème D.I., P.C. à Ponterson; la 3ème D.A., P.C. à Le Huelgoat.

Avec les unités de renforcement diverses, les effectifs allemands en Bretagne étaient voisins de 150.000 hommes.

Pour éviter que ces forces ne puissent intervenir sur le front de Normandie où leur appoint eut mis les troupes débarquées dans une situation critique, le commandement interallié avait prévu un débarquement de diversion sur la côte sud de Bretagne, entre l'embouchure de la Vilaine et Port-Navalo. Cette opération avait pour but essentiel de constituer un abcès de fixation, loin du débarquement principal, autour duquel se seraient massées les troupes allemandes de Bretagne.

Le choix de Saint-Marcel et l'utilisation à plein de ce terrain pour armer les unités F.F.I. avaient été conditionnés par cette diversion prévue qui fut très près d'être réalisée.

C'est également en prévision de cette manoeuvre que le commandement F.F.I. avait reçu l'ordre de disposer d'une force importante, susceptible d'être armée en quelques jours, en vue de son utilisation pour couvrir les opérations de débarquement.

Le 18 Juin, au lever du jour, au moment où va se déclencher la bataille de Saint-Marcel, la situation des unités françaises était la suivante :

Le terrain de parachutage dont le centre était situé à un kilomètre au nord du hameau de La Nouée était couvert de tous côtés par des unités F.F.I. ou parachutés. Voir la carte ci-jointe où sont reportées les positions des bataillons.

Le P.C. était installé dans la ferme de La Nouée. Le Lieutenant-Colonel Morice, chef départemental F.F.I. assurait le commandement de ses troupes, le commandant Bourgoïn commandait son unité de parachutistes et l'ensemble des opérations.

A côté de l'Etat-Major, dans les dépendances de la ferme, le médecin commandant Mahéo, avait installé le Service de Santé.

Le bataillon Caro avec 1.000 hommes, bien armés, couvrait le Nord et l'Ouest du dispositif.

Le bataillon de la Morlais avec 500 hommes, était au Nord-Est du quadrilatère.

Le bataillon Le Garrec, de 1.000 hommes, couvrait le Sud et le Sud-Est.

La liaison entre les bataillons Le Garrec et de la Morlais était assurée par l'Unité de parachutistes, 200 hommes. Les Jeep armées formaient avec une section de parachutistes une unité mobile à grande puissance de feu aux ordres du capitaine MARIENK.

En cas d'attaque, l'ordre était de tenir sur place. Les excellents champs de tir des armes automatiques couvraient la position. Des avant-postes bien placés permettaient d'éviter toute surprise.

Les chefs connaissaient les itinéraires de dispersion et les lieux de regroupement en cas d'attaque trop puissante de l'ennemi.

Les Allemands ne pouvaient plus ignorer le 13 juin qu'il y ait dans la région de Saint-Marcel, un rassemblement de forces adverses.

Les 150 avions parachutateurs n'avaient pas pu remplir leur mission sans se faire repérer par les postes de guet allemands et en particulier par le plus connu de la région, celui du Moulin de La Grée en Plumelec, situé sur le point culminant à 13 km de Saint-Marcel et par l'observatoire du château de Villeneuve.

Depuis le 15 juin, les projecteurs de l'aérodrome de Moulon éclairaient les avions larguant leurs containers, plusieurs parachutages trompés par des signaux ennemis avaient été effectués hors de la zone prévue et avaient été capturés par les Allemands.

Les troupes de Saint-Marcel étaient donc en alerte et s'attendaient à tout moment à l'attaque.

Le calme des premières heures du jour, le 16 juin, est rompu brutalement par le crépitement des armes automatiques. Le feu a été ouvert par le petit poste de surveillance de la route de Saint-Marcel à l'Abbaye, à hauteur du Château des Hardys Béhélec.

- 1 -

B A T A I L L E

A 4 h 30, heure solaire (qui sera seule utilisée dans l'étude du combat) deux voitures de Feldgendarmes pénétraient dans le camp par la route de St-Marcel à l'Abbaye.

La première voiture réussit à traverser le barrage, mais la deuxième fut détruite par un anti-chars.

Les Feldgendarmes de la première voiture ouvrent le feu

immédiatement sur le poste de maquisards qui tenait la route, tuant le chef de poste, le sergent-chef Le Canut blessant deux F.F.I. du Bataillon Le Garrec. Le poste riposte. Cinq Allemands sont tués, deux prisonniers, un seul réussit à s'échapper. Il va donner l'alarme.

La garnison allemande de Malestroit, à 3 km de Saint-Marcel est alertée vers 6 h 30. Elle comprend un bataillon de la Wehrmacht d'un effectif de 500 hommes. Deux compagnies sont mises sur pied pour l'attaque du camp.

Un plan retrouvé quelques jours plus tard par le recteur de Saint-Marcel, montre⁶⁸ que les Allemands connaissaient du camp. Ils le plaçaient au Nord de la route de Saint-Marcel à l'Abbaye, entre les villages des Hardis et la ferme de La Houée.

Les Allemands arrivèrent à 8 h 15 au village de Saint-Marcel. Un jeune homme du pays part immédiatement prévenir le Bataillon Le Garrec au Hardys-Behelles qui alerte les troupes situées de part et d'autre de la route de Saint-Marcel à l'Abbaye. Il semble en effet que c'est sur cet axe que va se produire l'effort allemand puisque c'est en ce point qu'a eu lieu l'embuscade du lever du jour.

LA PREMIERE ATTAQUE

Pendant ce temps les Allemands se déploient. Leur axe d'attaque est dirigé vers le Nord-Ouest (Village de St-Marcel-Bois Joly) le front est de 500 m. environ, la première vague a l'effectif d'une compagnie.

Profitant de la protection que leur donnent les haies et les chemins creux, les groupes ennemis progressèrent sans être vus.

L'un d'eux, suivant le chemin partant du Calvaire de St-Marcel vers les Grands-Hardis, réussit à atteindre le poste situé à 100 mètres au sud de la ferme du Bois Joly sans avoir été aperçu. Une rapide fusillade tue à bout portant 5 F.F.I. du poste ainsi que la bergère de la ferme qui gardait ses vaches dans la prairie voisine. Il y a eu surprise mais l'alerte est donnée, entre Ste-Geneviève et la route tout le monde est à son poste. Il est 9 h. L'Aumônier de St-Marcel, l'abbé Guyodo s'apprêtait à célébrer la messe à Ste-Geneviève. Il confessait lorsqu'à 8 h 57 se déclencha la fusillade vers le Bois Joly. Il se rendit aussitôt sur les lieux du combat pour donner aux blessés les secours de son ministère.

Les armes automatiques françaises ouvrent le feu dans toutes les directions, tous les itinéraires sont battus. Surpris à son tour car tous les couverts sont pris à partie, l'Allemand se jette dans les champs de blé pour continuer sa progression. Il se couvre par des grenades fumigènes et atteint, vers 9 h 30 la ferme du Bois Joly. Une contre-attaque le rejette de la ferme dans les terrains découverts balayés par les armes automatiques. Les pertes sont fortes, la position devient intenable, l'ennemi doit se replier en direction de Saint-Marcel.

Cette première action qui a duré trois-quarts d'heure environ, a engagé la 2ème Compagnie du 3ème Bataillon, deux sections du 12ème bataillon, une section de parachutistes.

DEUXIEME ATTAQUE

A 10 heures, l'attaque allemande reprend, la direction générale est la même, l'effort principal s'est nettement déplacé

vers le Nord du Bois Joly et vers Sainte-Geneviève. L'effectif est double au moins de celui de la première action (deux compagnies).

Cette deuxième phase de l'attaque voit l'entrée en action des mortiers allemands qui prennent à partie les lisières des bois de Sainte-Geneviève, d'où partent les rafales françaises les plus nourries. La bataille fait rage jusqu'à midi. Les Allemands cloués au sol par le tir des armes automatiques ont de lourdes pertes dans les champs de blé et les prairies au sud de Sainte-Geneviève. Les blessés affluent à Saint-Marcel, d'où ils sont évacués.

Du côté français également, il y a des pertes. Le Château de Sainte-Geneviève devient un poste avancé où les blessés reçoivent les premiers soins que leur prodigue Mlle Bourard. L'évacuation vers le poste de secours du camp est faite par les jeeps des parachutistes qui assurent le service par les chemins creux.

Le poste de La Nouée reçoit ensuite les blessés qu'il soigne sur place, attendant la nuit pour les évacuer.

Au poste de commandement de La Nouée, le commandement ne reste pas inactif. Il n'intervient pas pour le moment dans la bataille, puisque les chefs de secteurs ont leurs troupes bien en mains et que les positions initiales sont inviolées, mais il se constitue des réserves prêtes à entrer en action pour une contre-attaque si, devant la pression ennemie, nos troupes doivent se replier. Ces réserves, de la valeur d'une compagnie, prélevées sur le 12ème Bataillon renforcé par les parachutistes, sont disposées

au centre de la zone d'action de l'ennemi, dans les bois, à 400 m. au nord de Bois-Joly.

L'Etat-Major interallié de Londres est alerté vers midi, il lui est demandé des secours par voie aérienne et des ordres.

Vers midi, il se produit une légère accalmie, mais le combat ne cesse pas. Les Allemands restent sur place et tirent sur tout homme qui se fait voir.

ATTACQUE GÉNÉRALE

A 14 heures, l'attaque reprend et s'étend encore. Elle déborde nettement au nord le château de Sainte-Geneviève et comprend au sud, la région du château des Hardys-Béhélec, sur un front de plus de 2 km 500. Alors que dans la matinée, seules des troupes allemandes ont été engagées, les renforts reçus au début de l'après-midi, comprennent à la fois des Allemands et des Géorgiens.

Ce sont les Géorgiens qui attaquent au nord-est du dispositif français, la compagnie Larralde. L'ennemi avance dans les taillis et les couverts à l'est de Sainte-Geneviève. Le combat se déroule à la grenade. Les parachutistes tiennent. Les bois sont en feu. Vers 14 h 30, la défense à hauteur même du château de Sainte-Geneviève est démantelée par la perte des servants de deux F.M. tués à leur poste. L'ennemi se jette dans la brèche du dispositif et arrive jusqu'au château. Il est pris à partie par des armes automatiques placées en hâte et ne peut déboucher. Les lignes se fixeront dans cette région de la bataille jusqu'à 19 heures.

Au Centre l'action qui n'a d'ailleurs pas cessé, reprend en force en direction de la ferme du Bois-Joly. A 17 h. 30 les

lignes françaises deviennent intenable, la ferme est prise. Il faut reporter le front sur l'arrière, en lisière des bois, soit un recul de 300 m.

Au Sud de la route de l'abbaye, le calme a été relatif une partie de la matinée. L'ennemi avait pris un contact assez lâche entre le château des Hardys-Echelee et le village de Saint-Marcel. L'après-midi l'attaque s'étend également à ce secteur où les Allemands essaient de progresser vers l'Ouest. Ils seront contenus.

Vers 16 heures, le secours demandé à Londres intervient dans le combat, c'est un Squadron de chasseurs bombardiers. Il effectue des tirs sur les rassemblements ennemis et attaque à la bombe les colonnes qui arrivent par plusieurs itinéraires.

LA CONTRE - ATTAQUE

A 19 h., une violente contre-attaque venant de la direction du Nord-Est est déclenchée sur le flanc de l'ennemi. Elle progresse malgré les difficultés du terrain et les réactions allemandes. La région même du château de Ste-Genoviève est reprise mais l'ennemi s'est accroché au Centre du dispositif, et il est impossible de reprendre le Bois Joly.

NOUVELLE EXTENSION DU FRONT

A 20 h., l'action allemande continue à s'étendre. Non seulement toute la face Est du camp subit la pression, mais le combat gagne le Sud où une attaque se déclenche en direction des Hardys-Echelee, puis une autre attaque sur l'Abbaye. Le Bataillon Le Garrec déjà fortement attaqué vers l'Est entre le Château des Hardys-Echelee et le Bois Joly, doit faire face à cette nouvelle action venant du Sud.

Les troupes allemandes viennent du camp de Coetquidan, elles ont été débarquées vers 13 heures sur la route Nationale 776. L'attaque de ces troupes fraîches est extrêmement brutale. Malgré de lourdes pertes pour l'assaillant, elle progresse. L'artillerie qui entre en jeu et les balles incendiaires mettent le feu au bois en arrière des défenseurs.

Une contre-attaque à la grenade menée par le Lieutenant Rio qui est tué dans l'action, rétablit la situation un moment menacée.

Le Bataillon Caro qui n'avait pas jusqu'ici été pris directement à partie subit de son côté vers 20 heures, une dure attaque. Ses troupes fraîches repoussent durement l'Allemand par un feu nourri d'armes automatiques.

Vers 20 heures également, le P.C. de La Nouée apprend que sur tous les itinéraires, des camions amènent des renforts, le secteur Nord resté calme jusqu'ici semble devoir s'agiter à bref délai, les postes avancés voient au Sud de St-Abraham les Allemands se masser.

Peu avant la tombée de la nuit, le Colonel Norice et le Colonel Bourgois tiennent conseil.

Leurs troupes ont tenu, elles ont résisté à toutes les attaques en restant sur leurs positions sauf à hauteur du Bois Joly. La consommation de munitions a été forte, surtout pour les F.K. (calibre 803). L'acharnement de l'Allemand permet de prévoir que le lendemain, dès le point du jour l'attaque en force reprendra.

L'artillerie commence à se faire entendre. Ils estiment qu'il y a lieu de prévoir un repli. Les ordres arrivés de Londres indiquent d'ailleurs que les projets du Haut-Commandement ont été modifiés. Ils prescrivent que les maquis et parachutistes doivent se disperser au maximum tout en continuant leur mission de guérilla.

LE DECROCHAGE

Les ordres de mouvement donnés à la tombée de la nuit du 18 n'ont donc été que la stricte exécution des ordres reçus du Haut-Commandement.

Le décrochage commence vers 23 h. Il durera une grande partie de la nuit. Les bataillons après avoir couvert leur mouvement par une arrière-garde qui conserva le contact avec l'ennemi, jusqu'au départ des gros, se dispersèrent dans leurs secteurs d'affectation où ils se disloquèrent par compagnie, voire par section.

1^{er} Bataillon Le Garrec, région Auray-Pluvigner.

2^{ème} Bataillon Caro, région Saint-Jean-Brévelay - Josselin - Locminé.

3^{ème} Bataillon de La Morlais, région Sérént - Ploucadec.

Les unités parachutistes se dispersèrent également par sections pour aider la constitution des 12 Bataillons F.F.I. du Morbihan.

Le P.C. F.F.I. s'installe à Callac où il continua à diriger la nouvelle phase des opérations (sabotages et guérillas).

REPERES MILITAIRES

Le 19 Juin, au petit jour, les Allemands comprirent que l'armée qui les avait si durement atteints la veille avait disparu. Ils se

vengèrent sur les paysans et détruisirent le village de Saint-Marcel, les châteaux et les fermes. Ils torturèrent et déportèrent de nombreuses personnes sans pouvoir toutefois avoir des renseignements précis sur les combattants.

B I L A N

- 42 Français avaient été tués. 60 avaient été blessés. Les blessés furent évacués au cours de la nuit et dispersés dans les fermes. Malgré les perquisitions allemandes et les menaces, tous ceux qui avaient besoin de soins chirurgicaux furent opérés et soignés en clinique.

- Les pertes ennemies furent extrêmement élevées. Les renseignements recueillis après la libération ont permis de chiffrer à 560 le nombre des Allemands hors de combat. (Chiffres allemands).

Ces pertes étaient dues à l'imprudence des attaquants qui sous-estimèrent les capacités de défense de la ligne française et furent fauchés en masse dans les champs de blé par les armes automatiques bien placées et protégées.

Les Français relâchèrent leurs prisonniers. Cet acte de générosité eut des suites tantôt heureuses, tantôt malheureuses. Les prisonniers avaient pu connaître le nom des chefs de l'organisation. Les Allemands s'en servirent pour les traquer. Par contre, ils avaient constaté que les troupes qui les combattaient "n'étaient pas des terroristes, mais une armée hiérarchisée et bien tenue". (Rapport de Feldgendarmérie de Floërmel).

CONSEQUENCES DE LA BATAILLE DE SAINT-MERCI.

Les Allemands ont constaté pour la première fois, sur les arrières immédiats du champ de bataille de Normandie, l'existence d'une force réelle, bien armée, bien encadrée, disposant de moyens mécaniques qui leur a infligé des pertes énormes et qu'ils n'ont pu battre. Cette force est en relation constante avec l'Etat-Major interallié puisqu'elle a pu faire intervenir de l'aviation dans le combat.

Cette armée est d'autant plus dangereuse pour les Allemands qu'ils n'en connaissent pas les effectifs et ne la retrouvent plus, malgré leurs recherches, qu'en éléments isolés.

Deux solutions se présentent pour le commandement allemand :
- La détruire : le sol breton ne s'y prête pas, terrain de guérilla, couvert par une végétation qui permet tout à des éléments fluides, mais qui interdit le déploiement d'une armée moderne. Toutes les forces allemandes présentes en Bretagne n'auraient pas suffi. L'Allemand connaît aussi son histoire, il sait que ce n'est pas la première fois que le Breton prend le maquis.

Le commandement allemand ne tente pas cette opération.

- La dissocier et la harceler sans trêve et sans pitié : c'est cette dernière solution que choisit le commandement allemand. Il exerce une répression sauvage contre les isolés. Il harcèle les petits détachements. Il terrorise les populations.

Le sang des martyrs est semence de courage. Quand un Français tombe, dix se présentent pour le remplacer. Dans la lutte sans merci qu'il a engagée, l'ennemi va se faire fixer sur place, se

laisser démoraliser, puis être traqué dans ses repaires.

Un mois après il aura l'âme d'un vaincu.

La fuite éperdue au début d'août 1944, sur tous les itinéraires, dans un invraisemblable désordre de ces bêtes traquées qui, deux mois auparavant, se prétendaient l'invincible "Werrrecht" sera la moisson des sacrifices des Maquisards de chez nous.

N'oublions pas, dans la paix, qu'ils se sont battus et qu'ils sont morts pour la France.